

## SEQUENCE : Des femmes puissantes ? Mythe et réalité

	GREC	LATIN
Objet d'étude	Vivre dans la cité/ masculin, féminin	
Thème	Place de la femme dans la société : pas de « reconnaissance » juridique , mais des femmes influentes/puissantes	
Textes étudiés	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Aristote <i>Politique</i> I,6-7-8</li> <li>- Plutarque <i>Vie des hommes illustres</i>, (Gracques )IV, chap 1, 4</li> <li>- Aristophane <i>Assemblée des femmes</i>, 214-241</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Tite-Live (loi Oppia) <i>Ab urbe condita</i>, XXXIV 1 à 5,</li> <li>- Pline le Jeune , <i>Lettres</i> IV,19 et VI,7</li> <li>- Valère-Maxime IV,4(mère des gracques)</li> <li>- Tite-Live Sophonisbe <i>Ab urbe condita</i> XXX</li> </ul>
Lectures complémentaires, cursives, en traduction	<p>Tertullien <i>De cultu feminarum</i> (Nathan 2de p 104 )            Saint Augustin <i>Confessions</i> IX,9 ( Nathan 2de p.108)            Tableau de Joseph Benoît <i>Cornélie, mère des Gracques</i>            Corpus théâtre mères/filles : Clytemnestre, Jocaste, Antigone, Electre            Médée avec réécritures et tableaux            Plutarque, Aspasia , <i>Vie de Périclès</i>, 24            Corneille <i>Sophonisbe</i>            Laclos <i>Les Liaisons dangereuses</i> ( lettre 81)            Mme de La Fayette <i>La Princesse de Clèves</i>            Suétone (<i>Vie des douze César</i>) Agrippine  <i>Trois femmes puissantes</i> Marie Ndyaye  <i>Les culottées (BD)</i> Pénélope Bagieu</p>	
Histoire et littérature	<p>Le texte argumentatif ; notion d'exemplum ; la lettre            Mode            Mariage            Education            Notion de réécriture            Gracques, Agrippine , hypathie d'Alexandrie, Olympe de gouge, Louise Michel , Rosa Luxembourg...</p>	
Langue	<ul style="list-style-type: none"> <li>- complétives ( oti/ prop infinitive)</li> <li>- négation</li> <li>- imparfait et aoriste ( ind et part)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- relative</li> <li>- subjonctif</li> </ul>
	<ul style="list-style-type: none"> <li>- révision 3° déclinaisons</li> <li>- vocabulaire de l'argumentation, de la pensée</li> <li>- vocabulaire de la société/famille</li> <li>- Mots outils (liens logiques)</li> </ul>	
Activités envisagées	<p>Traduction de courts passages            Commentaire au moins partiel des textes (visée bac?)            Exposés            Commentaire de traduction            Port-Folio</p>	

Ἄλλον γὰρ τρόπον τὸ ἐλεύθερον τοῦ δούλου ἄρχει καὶ τὸ ἄρρεν τοῦ θήλεος καὶ ἀνὴρ παῖδος, καὶ πᾶσιν ἐνυπάρχει μὲν τὰ μόρια τῆς ψυχῆς, ἀλλ' ἐνυπάρχει διαφερόντως. Ὁ μὲν γὰρ δούλος ὅλως οὐκ ἔχει τὸ βουλευτικόν, τὸ δὲ θήλυ ἔχει μὲν, ἀλλ' ἄκυρον, ὁ δὲ παῖς ἔχει μὲν, ἀλλ' ἀτελής. § 7. Διὸ τὸν μὲν ἄρχοντα τελείαν ἔχειν δεῖ τὴν διανοητικὴν ἀρετὴν (τὸ γὰρ ἔργον ἐστὶν ἀπλῶς τοῦ ἀρχιτέκτονος, ὁ δὲ λόγος ἀρχιτέκτων), τῶν δ' ἄλλων ἕκαστον ὅσον ἐπιβάλλει αὐτοῖς. Ὁμοίως τοίνυν ἀναγκαίως ἔχειν καὶ περὶ τὰς ἠθικὰς ἀρετὰς ὑποληπτέον, δεῖν μὲν μετέχειν πάντας, ἀλλ' οὐ τὸν αὐτὸν τρόπον, ἀλλ' ὅσον ἐκάστῳ πρὸς τὸ αὐτοῦ ἔργον.

§ 8. Ὡστε φανερόν ὅτι ἔστιν ἠθικὴ ἀρετὴ τῶν εἰρημένων πάντων, καὶ οὐχ ἡ αὐτὴ σωφροσύνη γυναικὸς καὶ ἀνδρός, οὐδ' ἀνδρεία καὶ δικαιοσύνη, καθάπερ φέτο Σωκράτης, ἀλλ' ἡ μὲν ἀρχικὴ ἀνδρεία ἢ δ' ὑπηρετικὴ, ὁμοίως δ' ἔχει καὶ περὶ τὰς ἄλλας. Δῆλον δὲ τοῦτο καὶ κατὰ μέρος μᾶλλον ἐπισκοποῦσιν· καθόλου γὰρ οἱ λέγοντες ἐξαπατῶσιν ἑαυτοὺς ὅτι τὸ εὖ ἔχειν τὴν ψυχὴν ἀρετὴ, ἢ τὸ ὀρθοπραγεῖν, ἢ τι τῶν τοιούτων· πολὺ γὰρ ἄμεινον λέγουσιν οἱ ἐξαριθμοῦντες τὰς ἀρετὰς, ὥσπερ Γοργίας, τῶν οὕτως ὀριζομένων. Διὸ δεῖ, ὥσπερ ὁ ποιητὴς εἶρηκε περὶ γυναικός, οὕτω νομίζειν ἔχειν περὶ πάντων·

Γυναικὶ κόσμον ἢ σιγὴ φέρει,

ἀλλ' ἀνδρὶ οὐκέτι τοῦτο.

Ainsi, l'homme libre commande à l'esclave tout autrement que l'époux à la femme, et le père, à l'enfant ; et pourtant les éléments essentiels de l'âme existent dans tous ces êtres ; mais ils y sont à des degrés bien divers. L'esclave est absolument privé de volonté ; la femme en a une, mais en sous-ordre ; l'enfant n'en a qu'une incomplète. § 7. Il en est nécessairement de même des vertus morales. On doit les supposer dans tous ces êtres, mais à des degrés différents, et seulement dans la proportion indispensable à la destination de chacun d'eux. L'être qui commande doit avoir la vertu morale dans toute sa perfection ; sa tâche est absolument celle de l'architecte qui ordonne ; et l'architecte ici, c'est la raison. Quant aux autres, ils ne doivent avoir de vertus que suivant les fonctions qu'ils ont à remplir.

§ 8. Reconnaissons donc que tous les individus dont nous venons de parler ont leur part de vertu morale, mais que la sagesse de l'homme n'est pas celle de la femme, que son courage, son équité, ne sont pas les mêmes, comme le pensait Socrate, et que la force de l'un est toute de commandement ; celle de l'autre, toute de soumission. Et j'en dis autant de toutes leurs autres vertus ; car ceci est encore bien plus vrai, quand on se donne la peine d'examiner les choses en détail. C'est se faire illusion à soi-même que de dire, en se bornant à des généralités, que « la vertu est une bonne disposition de l'âme », et la pratique de la sagesse ; ou de répéter telle autre explication tout aussi vague. A de pareilles définitions, je préfère de beaucoup la méthode de ceux qui, comme Gorgias, se sont occupés de faire le dénombrement de toutes les vertus. Ainsi, en résumé, ce que dit le poète d'une des qualités féminines :

Un modeste silence est l'honneur de la femme, est également juste de toutes les autres ; cette réserve ne siedrait pas à un homme.

2. Κορνηλία δ' ἀναλαβοῦσα τοὺς παῖδας καὶ τὸν οἶκον, οὕτω σώφρονα καὶ φιλότεκνον καὶ μεγαλόψυχον αὐτὴν παρέσχεν, ὥστε μὴ κακῶς δόξαι βεβουλεῦθαι τὸν Τιβέριον ἀντὶ τοιαύτης γυναικὸς ἀποθανεῖν ἐλόμενον· ἢ γε καὶ Πτολεμαίου τοῦ βασιλέως κοινουμένου τὸ διάδημα καὶ μνωμένου τὸν γάμον αὐτῆς ἠρνήσατο, καὶ χηρεύουσα τοὺς μὲν ἄλλους ἀπέβαλε παῖδας, μίαν δὲ τῶν θυγατέρων, ἣ Σκιπίωνι τῷ νεωτέρῳ συνήκησε, καὶ δύο υἱοὺς περὶ ὧν τάδε γέγραπται, Τιβέριον καὶ Γάιον, διαγενομένους οὕτως φιλοτίμως ἐξέθρεψεν, ὥστε πάντων εὐφρεστάτους Ῥωμαίων ὁμολογουμένως γεγονότας, πεπαιδεῦσθαι δοκεῖν βέλτιον ἢ πεφυκέναι πρὸς ἀρετὴν.

2. La veuve se mit à la tête de la maison, et se chargea elle-même de l'éducation de ses enfants; elle fit paraître en tout tant de sagesse, tant de grandeur d'âme et de tendresse maternelle, qu'il parut que Tibérius avait sagement fait de préférer sa propre mort à celle d'une femme de ce mérite. Le roi Ptolémée lui ayant offert de venir partager son diadème, avec le rang et le titre de reine, elle le refusa. Dans son veuvage, elle perdit le plus grand nombre de ses enfants, et ne conserva qu'une fille, qui fut mariée au jeune Scipion, et deux fils, Tibérius et Caius Gracchus, dont nous écrivons la vie; elle les éleva avec tant de soin, qu'étant, de l'aveu de tout le monde, les jeunes Romains les plus heureusement nés pour la vertu, leur excellente éducation parut encore avoir surpassé la nature.

(ΠΡΑΞΑΓΟΡΑ) ὡς δ' εἰσὶν ἡμῶν τοὺς τρόπους  
 βελτίονες  
 ἐγὼ διδάξω. πρῶτα μὲν γὰρ τάρια  
 βάπτουσι θερμῷ κατὰ τὸν ἀρχαῖον νόμον  
 ἀπαξάπασαι, κοῦχι μεταπειρωμένας  
 ἴδοις ἂν αὐτάς· ἢ δ' Ἀθηναίων πόλις,  
 εἰ τοῦτο χρηστῶς εἶχεν, οὐκ ἂν ἐσφάζετο,  
 εἰ μὴ τι καινὸν ἄλλο περιηργάζετο.  
 καθήμεναι φρύγουσιν ὥσπερ καὶ πρὸ τοῦ.  
 ἐπὶ τῆς κεφαλῆς φέρουσιν ὥσπερ καὶ πρὸ τοῦ.  
 α τὰ Θεσμοφόρι' ἄγουσιν ὥσπερ καὶ πρὸ τοῦ.  
 πέττουσι τοὺς πλακοῦντας ὥσπερ καὶ πρὸ τοῦ.  
 τοὺς ἄνδρας ἐπιτρίβουσιν ὥσπερ καὶ πρὸ τοῦ.  
 μοιχοὺς ἔχουσιν ἔνδον ὥσπερ καὶ πρὸ τοῦ.  
 αὐταῖς παροψωνοῦσιν ὥσπερ καὶ πρὸ τοῦ.  
 οἶνον φιλοῦς' εὐζωρον ὥσπερ καὶ πρὸ τοῦ.  
 βινούμεναι χαίρουσιν ὥσπερ καὶ πρὸ τοῦ.  
 ταύταισιν οὖν ὄνδρες παραδόντες τὴν πόλιν  
 μὴ περιλαλῶμεν, μηδὲ πυνθανώμεθα  
 τί ποτ' ἄρα δρᾶν μέλλουσιν, ἀλλ' ἀπλῶ τρόπῳ  
 ἐῶμεν ἄρχειν, σκεψάμενοι ταυτὶ μόνον,  
 ὡς τοὺς στρατιώτας πρῶτον οὔσαι μητέρες  
 σώζειν ἐπιθυμήσουσιν· εἶτα σιτία  
 τίς τῆς τεκούσης θᾶττον ἐπιπέμψειεν ἄν;  
 χρήματα πορίζειν εὐπορώτατον γυνή,  
 ἄρχουσά τ' οὐκ ἂν ἐξαπατηθεῖη ποτέ·  
 αὐταὶ γὰρ εἰσὶν ἐξαπαταῖν εἰθισμέναι.  
 τὰ δ' ἄλλ' ἐάσω. ταῦτ' εἰάν πείθησθέ μοι,  
 εὐδαιμονοῦντες τὸν βίον διάξετε.  
 (ΓΥΝΗ Α) εὖ γ' ὦ γλυκυτάτη Πραξαγόρα καὶ  
 δεξιῶς.  
 πόθεν, ὦ τάλαινα, ταῦτ' ἔμαθες οὕτω καλῶς;  
 (ΠΡΑΞΑΓΟΡΑ) ἐν ταῖς φυγαῖς μετὰ τάνδρὸς  
 ὄρκης' ἐν πυκνί. ἔπειτ' ἀκούουσ' ἐξέμαθον τῶν  
 ῥητόρων.

( PRAXAGORA) « Combien elles nous surpassent en qualités, je vais le faire voir. Et d'abord toutes, sans exception, lavent les laines dans l'eau chaude, à la façon antique, et tu n'en verras pas une faire de nouveaux essais. La ville d'Athènes, en agissant sagement, ne serait-elle pas sauvée, si elle ne s'ingéniait d'aucune innovation ? Elles s'assoient pour faire griller les morceaux, comme autrefois ; elles portent les fardeaux sur leur tête, comme autrefois ; elles célèbrent les Thesmophories, comme autrefois ; elles pétrissent les gâteaux, comme autrefois ; elles maltraitent leurs maris, comme autrefois ; elles ont chez elles des amants, comme autrefois ; elles s'achètent des friandises, comme autrefois ; elles aiment le vin pur, comme autrefois ; elles se plaisent aux ébats amoureux, comme autrefois. Cela étant, citoyens, en leur confiant la cité, pas de bavardages inutiles, pas d'enquêtes sur ce qu'elles devront faire. Laissons-les gouverner tout simplement, ne considérant que ceci, c'est que, étant mères, leur premier souci sera de sauver nos soldats. Ensuite, qui assurera mieux les vivres qu'une mère de famille ? Pour fournir l'argent, rien de plus entendu qu'une femme. Jamais, dans sa gestion, elle ne sera trompée, vu qu'elles sont elles-mêmes habituées à tromper. J'omets le reste : suivez mes avis, et vous passerez la vie dans le bonheur. »

(PREMIÈRE FEMME) Très bien, ma très douce Praxagora; à merveille ! Mais, malheureuse, où t'es-tu donc si bien instruite ? (PRAXAGORA) Au temps des fuites, j'habitai avec mon mari sur la Pnyx, j'entendis les orateurs et je m'instruisis.

Vous êtes un modèle d'affection familiale, vous avez chéri un frère excellent d'une tendresse égale à celle dont il vous entourait, vous aimez sa fille comme la vôtre et vous ne lui témoignez pas seulement des sentiments de tante, mais vous lui rendez l'amour d'un père qu'elle a perdu; aussi éprouverez-vous la plus grande joie, j'en suis certain, d'apprendre qu'elle se montre digne de son père, digne de vous, digne de son grand-père. En elle la plus vive intelligence s'allie à la plus parfaite conduite; elle m'aime, et c'est une preuve de sa vertu. Elle a de plus le goût des lettres, que lui a inspiré son amour pour moi. Mes écrits sont dans ses mains, elle les lit et les relit, et même les apprend par coeur. Que d'inquiétude dans son coeur, quand je suis sur le point de plaider ! Quelle joie, quand c'est fini ! Elle charge des messagers de lui rapporter les applaudissements, les acclamations que j'ai soulevées, le succès que j'ai obtenu dans mon affaire. Ou bien, si parfois je fais une lecture publique, elle se tient à proximité, dissimulée derrière une tenture, et recueille d'une oreille avide les louanges que je reçois. Elle chante même mes vers en s'accompagnant de la lyre, instruite non par un artiste, mais par l'amour, le meilleur de tous les maîtres.

C'est pourquoi j'ai le plus ferme espoir que l'accord de nos coeurs durera et se fortifiera de jour en jour. Car ce n'est pas la jeunesse ou la beauté, qui peu à peu passent et s'évanouissent, mais la gloire qu'elle aime en moi. Et l'on ne saurait attendre moins de celle que vos soins ont formée, que vos leçons ont instruite, qui dans votre fréquentation n'a eu sous les yeux que des exemples de vertu et d'honneur, qui enfin a appris à m'aimer en m'entendant louer de votre bouche. Car, respectant ma mère comme la vôtre même, vous ne cessiez, dès mon enfance, de me diriger, de m'encourager par vos éloges, de me présager que je serais un jour tel que ma femme me voit aujourd'hui. Aussi rivalisons-nous de reconnaissance envers vous, moi de me l'avoir donnée, elle de m'avoir donné à elle, nous ayant si bien choisis l'un pour l'autre. Adieu.

[4,19] C- PLINIUS CALPURNIAE HISPULLAE SUAE S-

(1) Cum sis pietatis exemplum, fratremque optimum et amantissimum tui pari caritate dilexeris, filiamque eius ut tuam diligas, nec tantum amitae ei affectum uerum etiam patris amissi repraesentes, non dubito maximo tibi gaudio fore cum cognoueris dignam patre dignam te dignam auo euadere. (2) Summum est acumen summa frugalitas; amat me, quod castitatis indicium est. Accedit his studium litterarum, quod ex mei caritate concepit. Meos libellos habet lectitat ediscit etiam. (3) Qua illa sollicitudine cum uideor acturus, quanto cum egi gaudio afficitur! Disponit qui nuntient sibi quem assensum quos clamores excitarim, quem euentum iudicii tulerim. Eadem, si quando recito, in proximo discreta uelo sedet, laudesque nostras audissimis auribus excipit. (4) Versus quidem meos cantat etiam formatque cithara non artifice aliquo docente, sed amore qui magister est optimus. (5) His ex causis in spem certissimam adducor, perpetuam nobis maioremque in dies futuram esse concordiam. Non enim aetatem meam aut corpus, quae paulatim occidunt ac senescunt, sed gloriam diligit. (6) Nec aliud decet tuis manibus educatam, tuis praeceptis institutam, quae nihil in contubernio tuo uiderit, nisi sanctum honestumque, quae denique amare me ex tua praedicatione consueuerit. (7) Nam cum matrem meam parentis loco uererere, me a pueritia statim formare laudare, talemque qualis nunc uxori meae uideor, ominari solebas. (8) Certatim ergo tibi gratias agimus, ego quod illam mihi, illa quod me sibi dederis, quasi inuicem elegeris. Vale.

## Lettres de Pline le Jeune

### A la mère de sa femme

<p>[4,19] C- PLINIUS CALPURNIAE HISPULLAE SUAE S-</p>	<p>[4,19] XIX. - C. PLINE SALUE SA CHÈRE CALPURNIA HISPULLA .</p>
<p>(1) Cum sis pietatis exemplum, fratremque optimum et amantissimum tui pari caritate dilexeris, filiamque eius ut tuam diligas, nec tantum amitae ei affectum uerum etiam patris amissi repraesentes, non dubito maximo tibi gaudio fore cum cognoueris dignam patre dignam te dignam auo euadere. (2) Summum est acumen summa frugalitas; amat me, quod castitatis indicium est. Accedit his studium litterarum, quod ex mei caritate concepit. Meos libellos habet lectitat ediscit etiam. (3) Qua illa sollicitudine cum uideor acturus, quanto cum egi gaudio afficitur! Disponit qui nuntient sibi quem assensum quos clamores excitarim, quem euentum iudicii tulerim. Eadem, si quando recito, in proximo discreta uelo sedet, laudesque nostras auidissimis auribus excipit. (4) Versus quidem meos cantat etiam formatque cithara non artifice aliquo docente, sed amore qui magister est optimus. (5) His ex causis in spem certissimam adducor, perpetuam nobis maioremque in dies futuram esse concordiam. Non enim aetatem meam aut corpus, quae paulatim occidunt ac senescunt, sed gloriam diligit. (6) Nec aliud decet tuis manibus educatam, tuis praeceptis institutam, quae nihil in contubernio tuo uiderit, nisi sanctum honestumque, quae denique amare me ex tua praedicatione consueuerit. (7) Nam cum matrem meam parentis loco uererere, me a pueritia statim formare laudare, talemque qualis nunc uxori meae uideor, ominari solebas. (8) Certatim ergo tibi gratias agimus, ego quod illam mihi, illa quod me sibi dederis, quasi inuicem elegeris. Vale.</p>	<p>Vous êtes un modèle d'affection familiale, vous avez chéri un frère excellent d'une tendresse égale à celle dont il vous entourait, vous aimez sa fille comme la vôtre et vous ne lui témoignez pas seulement des sentiments de tante, mais vous lui rendez l'amour d'un père qu'elle a perdu; aussi éprouverez-vous la plus grande joie, j'en suis certain, d'apprendre qu'elle se montre digne de son père, digne de vous, digne de son grand-père. En elle la plus vive intelligence s'allie à la plus parfaite conduite; elle m'aime, et c'est une preuve de sa vertu. Elle a de plus le goût des lettres, que lui a inspiré son amour pour moi. Mes écrits sont dans ses mains, elle les lit et les relit, et même les apprend par coeur. Que d'inquiétude dans son coeur, quand je suis sur le point de plaider ! Quelle joie, quand c'est fini ! Elle charge des messagers de lui rapporter les applaudissements, les acclamations que j'ai soulevées, le succès que j'ai obtenu dans mon affaire. Ou bien, si parfois je fais une lecture publique, elle se tient à proximité, dissimulée derrière une tenture, et recueille d'une oreille avide les louanges que je reçois. Elle chante même mes vers en s'accompagnant de la lyre, instruite non par un artiste, mais par l'amour, le meilleur de tous les maîtres.</p> <p>C'est pourquoi j'ai le plus ferme espoir que l'accord de nos coeurs durera et se fortifiera de jour en jour. Car ce n'est pas la jeunesse ou la beauté, qui peu à peu passent et s'évanouissent, mais la gloire qu'elle aime en moi. Et l'on ne saurait attendre moins de celle que vos soins ont formée, que vos leçons ont instruite, qui dans votre fréquentation n'a eu sous les yeux que des exemples de vertu et d'honneur, qui enfin a appris à m'aimer en m'entendant louer de votre bouche. Car, respectant ma mère comme la vôtre même, vous ne cessiez, dès mon enfance, de me diriger, de m'encourager par vos éloges, de me présager que je serais un jour tel que ma femme me voit aujourd'hui. Aussi rivalisons-nous de reconnaissance envers vous, moi de me l'avoir donnée, elle de m'avoir donné à elle, nous ayant si bien choisis l'un pour l'autre. Adieu.</p>

### A sa femme

<p>[6,7] VII. C- PLINIUS CALPURNIAE SUAE S-</p>	<p>[6,7] VII. - Pline à Calpurnie.</p>
<p>(1) Scribis te absentia mea non mediocriter affici unumque habere solacium, quod pro me libellos meos teneas, saepe etiam in uestigio meo colloces. (2) Gratum est quod nos requiris, gratum quod his fomentis acquiescis; inuicem ego epistulas tuas lectito atque identidem in manus quasi nouas sumo. (3) Sed eo magis ad desiderium tui accendor: nam cuius litterae tantum habent suauitatis, huius sermonibus quantum dulcedinis inest! Tu tamen quam frequentissime scribe, licet hoc ita me delectet ut torqueat. Vale.</p>	<p>Vous me dites que mon absence vous cause beaucoup d'ennui, que votre unique consolation est de lire mes ouvrages, et souvent même de les mettre à ma place auprès de vous. Vos regrets me flattent, et la manière dont vous les calmez ne me flatte pas moins. De mon côté, je relis vos lettres, et les reprends de temps en temps, comme si je venais de les recevoir; mais elles ne servent qu'à rendre plus vif le chagrin que j'ai de ne point vous voir. Quelle douceur ne doit-on point trouver dans la conversation d'une personne dont les lettres ont tant de charmes! Ne laissez pas pourtant de m'écrire souvent, quoique ce plaisir ne soit pas pour moi sans tourment. Adieu.</p>

Maxima ornamenta esse matronis liberos, apud Pomponium Rufum collectorum libro sic invenimus: Cornelia Gracchorum mater, cum Campana matrona, apud illam hospita, ornamenta sua pulcherrima illius saeculi ostenderet, traxit eam sermone, donec e schola redirent liberi, et: "Haec, inquit, ornamenta sunt mea." Omnia nimirum habet qui nihil concupiscit; eo quidem certius, quia dominium rerum collabi solet, bonae mentis usurpatio nullum tristioris fortunae recipit incursum. Itaque quorsum attinet aut divitias in prima felicitatis parte, aut paupertatem in ultimo miseriarum statu ponere? cum et illarum frons hilaris multis intus amaritudinibus sit referta et huius horridior aspectus solidis et certis bonis abundet.

Dans un livre de recueil de Pomponius Rufus nous lisons que les enfants sont la plus grande parure d'une mère. Une mère de famille campanienne, reçue par Cornélie mère des Gracques, lui montrait ses parures les plus belles de cette époque. Cornélie traîna en longueur la conversation jusqu'à ce que ses enfants rentrent de l'école. "Voilà, dit-elle, mes parures." Il possède certainement tout celui qui ne désire rien. C'est d'autant plus certain que la propriété des choses, habituellement, disparaît tandis que l'usage d'un bon esprit ne subit pas les chocs d'un sort trop défavorable. Pourquoi importe-t-il de placer les richesses en premier lieu et la pauvreté comme le pire des malheurs? Le front riant des richesses est rempli d'amertume tandis que l'aspect de la pauvreté est beaucoup plus terrible, mais il est rempli de biens solides et sûrs.

#### Vocabulaire

abundo, as, are : être en grand nombre

amaritudo, inis, f. : l'amertume, l'aigreur

apud, prép. : + Acc. : près de, chez

aspectus, us, m. : 1. le regard 2. la faculté de voir 3. la vue

attineo, es, ere, tinui, tentum : tenir, aboutir, s'étendre; attinet : il importe

aut, conj. : ou, ou bien

bonus, a, um : bon (bonus, i : l'homme de bien - bona, orum : les biens)

Campanus, a, um : Campanien, de Campanie

certius, adv. : comparatif adverbial on neutre de certus, a, um : fixe, sûr, certain

certus, a, um : certain

collabor, eris, i, lapsus sum : tomber, s'écrouler

collego, is, ere, legi, lectum : rassembler

concupisco, is, ere, cupivi, pitum : convoiter, souhaiter

Cornelia, ae, f. : Cornélie (mère des Gracques)

cum, inv. : 1. Préposition + abl. = avec 2. conjonction + ind. = quand, lorsque, comme, ainsi que 3. conjonction + subj. : alors que

divitiae, arum, f. : les richesses

dominium, ii, n. : 1. la propriété 2. le festin

donec, conj. : jusqu'à ce que

e, prép. : + Abl. : hors de, de

eam, 1. Acc. fem. sig. de IS-EA-ID = la (pronom), ce, cette 2. 1ère pers. sing. du Subj. Présent de IRE : aller

eo, 1. ABL. M-N SING de is, ea, id : le, la, les, lui... ce,..; 2. 1ère pers. sing. de l'IND PR. de eo, ire 3. adv. là, à ce point 4. par cela, à cause de cela, d'autant

et, conj. : et. adv. aussi

felicitas, atis, f. : le bonheur

fortuna, ae, f. : la fortune, la chance

frons, frontis, f. : le front

Gracchus, i, m. : Gracchus

habeo, es, ere, bui, bitum : avoir (en sa possession), tenir (se habere : se trouver, être), considérer comme

hic, haec, hoc : adj. : ce, cette, ces, pronom : celui-ci, celle-ci

hilaris, e : qui rit, enjoué, gai

horridior, oris : comparatif de horridus, a, um : hérissé, rugueux, âpre, sauvage

hospita, ae, f. : l'hôtesse, l'étrangère

ille, illa, illud : adjectif : ce, cette (là), pronom : celui-là, ...

in, prép. : (acc. ou abl.) dans, sur, contre  
 incursus, us, m. : le heurt, le choc  
 inquit, vb. inv. : dit-il, dit-elle  
 intus, inv. : a l'intérieur  
 invenio, is, ire, veni, ventum : trouver  
 itaque, conj. : c'est pourquoi, aussi, par conséquent  
 liber, bri, m. : le livre  
 liberi, orum, m. pl. : les enfants (fils et filles)  
 mater, tris, f. : la mère  
 matrona, ae, f. : la matrone, l'épouse, la mère de famille  
 maximus, a, um : superlatif de magnus, a, um : grand  
 melius, adv. : mieux  
 mens, mentis, f. : l'esprit  
 meus, mea, meum : mon  
 miseria, ae, f. : le malheur, l'adversité, l'inquiétude, le souci  
 multus, a, um : en grand nombre (surtout au pl. : nombreux)  
 nihil, indéfini : rien  
 nimirum, adv. : assurément, certainement  
 nullus, a, um : aucun  
 omnis, e : tout  
 ornamentum, i, n. : 1. l'appareil, l'équipement 2. l'ornement, la parure  
 ostendo, is, ere, tendi, tentum : tendre, montrer  
 pars, partis, f. : la partie, le côté  
 paupertas, atis, f. : la pauvreté  
 persona, ae, f. : le masque, le rôle, le caractère  
 Pomponius, i, m. : Pomponius  
 pono, is, ere, posui, situm : 1. poser 2. déposer 3. placer, disposer 4. installer 5. présenter, établir  
 primus, a, um : premier  
 pulcherrimus, a, um : très beau  
 quam, 1. accusatif féminin du pronom relatif = que 2. accusatif féminin sing de l'interrogatif = quel? qui? 3. après si, nisi, ne, num = aliquam 4. faux relatif = et eam 5. introduit le second terme de la comparaison = que 6. adv. = combien  
 qui, 1. n N.M.S ou N.M.PL. du relatif 2. idem de l'interrogatif 3. après si, nisi, ne, num = aliqui 4. Faux relatif = et ei 5. interrogatif = en quoi, par quoi  
 quia, conj. : parce que  
 quidem, adv. : certes (ne-) ne pas même  
 quod, 1. pronom relatif nom. ou acc. neutre singulier : qui, que 2. faux relatif = et id 3. conjonction : parce que, le fait que 4. après si, nisi, ne, num = aliquod = quelque chose 5. pronom interrogatif nom. ou acc. neutre sing. = quel?  
 quorsum, adv. : dans quelle direction, vers quoi, à quel résultat  
 recipio, is, ere, cepi, ceptum : 1. retirer, ramener 2. reprendre 3. recevoir, accepter, admettre 4. se charger de  
 redeo, is, ire, ii, itum : revenir  
 refertus, a, um : plein, rempli  
 repraesento, as, are : mettre devant les yeux, représenter  
 res, rei, f. : la chose, l'événement, la circonstance, l'affaire judiciaire; les biens  
 Rufus, i, m. : Rufus  
 saeculum, i, n. : l'époque, l'âge  
 schola, ae, f. : l'école, la salle de cours  
 sermo, onis, m. : 1. l'entretien, la conversation 2. le dialogue, la discussion 4. le discours 5. la langue  
 sic, adv. : ainsi ; sic... ut : ainsi... que  
 soleo, es, ere, solitus sum : avoir l'habitude de (solitus, a, um : habituel, ordinaire)  
 solidus, a, um : solide, massif, compact; entier  
 status, us, m. : l'attitude, la position, la forme de gouvernement, le bon état  
 sum, es, esse, fui : être  
 suus, a, um : adj. : son; pronom : le sien, le leur  
 traho, is, ere, traxi, tractum : 1. tirer 2. solliciter, attirer 3. traîner 4. extraire 5. allonger, prolonger 6. différer, retarder  
 tristior, oris : comparatif de tristis, e : triste  
 ultimus, a, um : dernier  
 usurpatio, ionis, f. : l'usage, l'emploi, l'abus  
 verbum, i, n. 1. le mot, le terme, l'expression 2. la parole 3. les mots, la forme

Masinissa praesidio circa portas opportunaque moenium dimisso ne cui fugae pateret exitus, ad regiam occupandam citato uadit equo. Infranti uestibulum in ipso limine Sophoniba, uxor Syphacis, filia Hasdrubalis Poeni, occurrit; et cum in medio agmine armatorum Masinissam insignem cum armis tum cetero habitu conspexisset, regem esse, id quod erat, rata genibus aduoluta eius 'omnia quidem ut possis' inquit 'in nobis di dederunt uirtusque et felicitas tua; sed si captiuae apud dominum uitae necisque suae uocem supplicem mittere licet, si genua, si uictricem attingere dextram, precor quaesoque per maiestatem regiam, in qua paulo ante nos quoque fuimus, per gentis Numidarum nomen, quod tibi cum Syphace commune fuit, per huiusce regiae deos, qui te melioribus ominibus accipiant quam Syphacem hinc miserunt, hanc ueniam supplicis des ut ipse quodcumque fert animus de captiua tua statuas neque me in cuiusquam Romani superbum et crudele arbitrium uenire sinas. si nihil aliud quam Syphacis uxor fuissem, tamen Numidae atque in eadem mecum Africa geniti quam alienigenae et externi fidem experiri mallet: quid Carthaginiensi ab Romano, quid filiae Hasdrubalis timendum sit uides. si nulla re alia potes, morte me ut uindices ab Romanorum arbitrio oro obtestorque.' forma erat insignis et florentissima aetas. itaque cum modo (genua modo) dextram amplectens in id ne cui Romano traderetur fidem exposceret propiusque blanditias iam oratio esset quam preces, non in misericordiam modo prolapsus est animus uictoris, sed, ut est genus Numidarum in uenerem praiceps, amore captiuae uictor captus. data dextra in id quod petebatur obligandae fidei in regiam concedit. institit deinde reputare secum ipse quemadmodum promissi fidem praestaret. quod cum expedire non posset, ab amore temerarium atque impudens mutuatur consilium; nuptias in eum ipsum diem parari repente iubet ne quid relinqueret integri aut Laelio aut ipsi Scipioni consulendi uelut in captiuam quae Masinissae iam nupta foret. factis nuptiis superuenit Laelius et adeo non dissimulauit improbare se factum ut primo etiam cum Syphace et ceteris captiuis detractam eam (lecto) geniali mittere ad Scipionem conatus sit. uictus deinde precibus Masinissae orantis ut arbitrium utriusque regum duorum fortunae accessio Sophoniba esset ad Scipionem reiceret, misso Syphace et captiuis ceteras urbes Numidiae quae praesidiis regiis tenebantur adiuuante Masinissa recipit. [30,13] Syphacem in castra adduci cum esset nuntiatum, omnis uelut ad spectaculum triumphum multitudo effusa est. praecedebat ipse uinctus; sequebatur grex nobilium Numidarum. tum quantum quisque plurimum poterat magnitudini Syphacis famaeque gentis uictoriam suam augendo addebat: illum esse regem cuius tantum maiestati duo potentissimi in terris tribuerint populi Romanus Carthaginiensisque ut Scipio imperator suus ad amicitiam eius petendam relicta prouincia Hispania exercituque duabus quinqueremibus in Africam nauigauerit, Hasdrubal Poenorum imperator non ipse

Masinissa envoya des détachements aux portes et sur les points importants des remparts, pour fermer toute issue à ceux qui voudraient fuir, et courut au galop de son cheval s'emparer du palais. Comme il entra sous le vestibule, il rencontra sur le seuil même Sophonisbe, femme de Syphax et fille du Carthaginois Asdrubal. Quand elle aperçut au milieu de l'escorte Masinissa, qu'il était facile de reconnaître, soit à son armure, soit à l'ensemble de son extérieur, présumant avec raison que c'était le roi, elle se jeta à ses genoux : "Nous sommes, lui dit-elle, entièrement à votre discrétion; les Dieux, votre valeur et votre heureuse fortune en ont ainsi décidé. Mais s'il est permis à une captive d'élever une voix suppliante devant celui qui peut lui donner la vie ou la mort, s'il lui est permis d'embrasser ses genoux et de toucher sa main victorieuse, je vous prie et vous conjure au nom de cette majesté royale qui naguère nous entourait aussi, au nom de ce titre de Numide que vous partagez avec Syphax, au nom des dieux de ce palais, dont je souhaite que la protection ne vous manque pas en y entrant comme elle a manqué à Syphax lorsqu'il s'en est éloigné; accordez à mes supplications la grâce de décider vous-même du sort de votre captive, selon les inspirations de votre âme, et de m'épargner les superbes et cruels dédains d'un maître romain. Quand je ne serais que la femme de Syphax, c'en serait assez pour que j'aimasse mieux m'abandonner à la discrétion d'un Numide, d'un prince africain comme moi, qu'à celle d'un étranger et d'un inconnu. Mais que ne doit pas craindre d'un Romain une femme carthaginoise, la fille d'Asdrubal? Vous le savez. Si vous n'avez pas en votre pouvoir d'autre moyen que la mort pour me soustraire à la dépendance des Romains, tuez-moi, je vous en supplie et vous en conjure.» Sophonisbe était d'une rare beauté; elle avait tout l'éclat de la jeunesse. Elle baisait la main du roi, et en lui demandant sa parole qu'il ne la livrerait pas à un Romain, son langage ressemblait plus à des caresses qu'à des prières. Aussi l'âme du prince se laissa-t-elle aller à un autre sentiment que la compassion : avec cet emportement de la passion naturel aux Numides, le vainqueur s'éprit d'amour pour sa captive, lui donna sa main comme gage de la promesse qu'elle réclamait de lui, et entra dans le palais. Resté seul avec lui-même, il s'occupa des moyens de tenir sa parole, et, ne sachant décider, il n'écouta que son amour et prit une résolution aussi téméraire qu'imprudente; Il ordonna sur-le-champ de faire les préparatifs de son mariage pour le jour même, afin de ne laisser ni à Lélius ni à Scipion le droit de traiter comme captive une princesse qui serait l'épouse de Masinissa. Le mariage était accompli lorsque Lélius arriva. Loin de lui dissimuler son mécontentement, Lélius voulut d'abord arracher Sophonisbe du lit nuptial, pour l'envoyer à Scipion avec Syphax, et les autres prisonniers; puis il se laissa fléchir par les prières de Masinissa, qui le conjurait de ne pas décider quel serait celui des deux rois dont Sophonisbe suivrait la fortune, et d'en faire Scipion artitre. Il fit donc partir Syphax et les prisonniers, et, secondé par Masinissa, il reprit les autres villes de Numidie occupées encore par les garnisons de Syphax. [30,13] XIII. A la nouvelle qu'on amenait Syphax au camp, les soldats sortirent tous en foule, comme s'ils allaient assister à une pompe triomphale. C'était lui qui marchait en tête, chargé de fers; il était suivi de la troupe des nobles numides. Alors ce fut à qui grandirait le plus la puissance de Syphax et la renommée de son peuple, pour relever l'importance de la victoire : "C'était là le roi dont la majesté avait paru si imposante aux deux peuples les plus puissants du monde, aux Romains et aux Carthaginois, que le général romain, Scipion, avait quitté sa province d'Espagne et son armée, pour aller solliciter son amitié, et s'était transporté en Afrique avec deux quinquérèmes, tandis qu' Asdrubal, général des Carthaginois, ne

modo ad eum in regnum uenerit sed etiam filiam ei nuptum dederit. habuisse eum uno tempore in potestate duos imperatores, Poenum Romanumque. sicut ab dis immortalibus pars utraque hostiis mactandis pacem petisset, ita ab eo utrimque pariter amicitiam petitam. iam tantas habuisse opes ut Masinissam regno pulsum eo redegerit ut uita eius fama mortis et latebris ferarum modo in siluis raptu uiuentis tegetur. His sermonibus circumstantium celebratus rex in praetorium ad Scipionem est perductus. mouit et Scipionem cum fortuna pristina uiri praesenti fortunae conlata, tum recordatio hospitii dextraeque datae et foederis publice ac priuati iuncti. eadem haec et Syphaci animum dederunt in adloquendo uictore. nam cum Scipio quid sibi uoluisset quaereret qui non societatem solum abnuisset Romanam sed ultro bellum intulisset, tum ille peccasse quidem sese atque insanisse fatebatur, sed non tum demum cum arma aduersus populum Romanum cepisset; exitum sui furoris eum fuisse, non principium; tum se insanisse, tum hospitia priuata et publica foedera omnia ex animo eiecisse cum Carthaginensem matronam domum acceperit. illis nuptialibus facibus regiam conflagrasse suam; illam furiam pestemque omnibus delenientis animum suum auertisse atque alienasse, nec conquiesse donec ipsa manibus suis nefaria sibi arma aduersus hospitem atque amicum induerit. perditio tamen atque adflicto sibi hoc in miseris solatii esse quod in omnium hominum inimicissimi sibi domum ac penates eandem pestem ac furiam transisse uideat. neque prudentiorem neque constantiorem Masinissam quam Syphacem esse, etiam iuuenta incautiorem; certe stultius illum atque intemperantius eam quam se duxisse. (...)

30,15] Masinissae haec audienti non rubor solum suffusus sed lacrimae etiam obortae; et cum se quidem in potestate futurum imperatoris dixisset orassetque eum ut quantum res sineret fidei suae temere obstrictae consuleret--promissem enim se in nullius potestatem eam traditurum -- ex praetorio in tabernaculum suum confusus concessit. ibi arbitris remotis cum crebro suspiritu et gemitu, quod facile ab circumstantibus tabernaculum exaudiri posset, aliquantum temporis consumpsisset, ingenti ad postremum edito gemitu fidem e seruis unum uocat, sub cuius custodia regio more ad incerta fortunae uenenum erat, et mixtum in poculo ferre ad Sophonibam iubet ac simul nuntiare Masinissam libenter primam ei fidem praestaturum fuisse quam uir uxori debuerit: quoniam eius arbitrium qui possint adimant, secundam fidem praestare ne uiua in potestatem Romanorum ueniat. memor patris imperatoris patriaeque et duorum regum quibus nupta fuisset, sibi ipsa consuleret. Hunc nuntium ac simul uenenum ferens minister cum ad Sophonibam uenisset, 'accipio' inquit 'nuptiale munus, neque ingratum, si nihil maius uir uxori praestare potuit. hoc tamen nuntia, melius me morituram fuisse si non in funere meo nupsissem.' non locuta est ferocius quam acceptum poculum nullo trepidationis signo dato impauide hausit.

s'était pas contenté d'aller le trouver dans ses états, et lui avait donné sa fille en mariage : il avait eu à la fois en son pouvoir les deux généraux, celui de Carthage et celui de Rome. Si les deux partis avaient, en immolant des victimes, cherché à obtenir la protection des dieux immortels, tous deux avaient également cherché à obtenir l'amitié de Syphax. Telle avait été sa puissance, que Masinissa, chassé de son royaume, s'était vu réduit à semer le bruit de sa mort et à se cacher pour sauver ses jours, vivant, comme les bêtes, dans les profondeurs des bois, du fruit de ses rapines." Ce fut au milieu de ces pompeux éloges de la foule que le roi fut amené au prétoire devant Scipion. Ce ne fut pas non plus sans émotion que Scipion compara la fortune, naguère brillante, de ce prince à sa fortune présente, et qu'il se rappela son hospitalité, la foi qu'ils s'étaient donnée, l'alliance publique et privée qui les avait unis. Les mêmes souvenirs donnèrent du courage à Syphax pour adresser la parole à son vainqueur. Scipion lui demandait "quels motifs l'avaient déterminé à repousser l'alliance de Rome et même à lui déclarer la guerre sans avoir été provoqué." Syphax avouait qu'il avait fait une faute et commis un acte de démesure, mais que ce n'avait pas été en prenant les armes contre Rome : c'était là le terme et non le début de sa folie. Son égarement, son oubli de toutes les lois de l'hospitalité, de tous les traités d'alliance, avaient commencé le jour où il avait introduit dans son palais une femme de Carthage. Le flambeau de cet hymen avait embrasé sa cour; c'était là cette furie, ce démon fatal; dont les charmes avaient séduit son coeur et perverti sa raison; cette femme n'avait eu de repos que lorsqu'elle avait mis elle-même entre les mains de son époux des armes criminelles pour attaquer un hôte et un ami. Dans sa détresse, dans cet abîme de malheurs où il était plongé, il avait au moins la consolation de voir son plus cruel ennemi introduire au sein de sa demeure et de ses pénates ce même démon, cette même furie. Masinissa ne serait pas plus sage ni plus fidèle que Syphax; sa jeunesse le rendait même plus imprudent. Il y avait, à coup sûr, plus d'irréflexion et de folie dans la manière dont il avait épousé Sophonisbe." (...)

[30,15] XV. Masinissa, en écoutant ce discours, sentait la rougeur lui monter au front, et même les larmes s'échapper de ses yeux : "il se mettait, dit-il, à la discrétion du général ; il le priait d'avoir égard, autant que le permettait la circonstance, à l'engagement téméraire qu'il avait contracté, lui, Masinissa, en promettant à la captive de ne la livrer à qui que ce fût;" et, sortant du prétoire, il se retira tout confus dans sa tente. Là, sans témoin, il poussa pendant quelque temps des soupirs et des gémissements qu'il était facile d'entendre en dehors de sa tente; enfin un dernier sanglot lui échappant et comme un cri de douleur, il appela son esclave affidé, chargé de la garde du poison que les rois barbares ont l'usage de se réserver en cas de malheur, et lui ordonna d'en préparer une coupe, de la porter à Sophonisbe et de lui dire: "que Masinissa aurait voulu remplir ses premiers engagements, comme une femme a droit de l'attendre d'un époux. Mais dépouillé par une autorité supérieure du droit de disposer de son sort, il lui tenait sa seconde parole et lui épargnait le malheur de tomber vivante au pouvoir des Romains. Elle saurait en pensant au général son père, à sa patrie, aux deux rois qu'elle avait épousés, prendre une noble résolution." Sophonisbe écouta ce message et prit le poison des mains de l'esclave: "J'accepte, dit-elle, ce présent de noces; et je l'accepte avec reconnaissance, si c'est là tout ce que mon époux peut faire pour sa femme. Dis-lui pourtant que la mort m'eût été plus douce, si le jour de mon hymen n'avait pas été le jour de mes funérailles." La fierté de ce langage ne fut pas démentie par la fermeté avec laquelle elle prit la coupe fatale et la vida sans donner aucun signe d'effroi. [